

THEATRE DE POCHE

ZAI ZAI

D'APRÈS
FABCARO

MISE EN SCÈNE
COLLECTIF MENSUEL





ZAI ZAI

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

P. 4 Que raconte le spectacle ?

P. 5-7 Interviews

2 / QUELQUES ÉLÉMENTS HISTORIQUES

P. 7 À 15

3/ LES THÈMES DÉVELOPPÉS

P. 16 Internet et la création de ma réalité

P. 20 Acceptation de l'absurde ou désobéissance?

P. 22 Stigmatisation et préjugés

4/ PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

P. 25-26 Biographies

5 / DRAMATURGIE

P. 27

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

P. 28-29

(c) Véronique Vercheval



1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

Nicolas : Ecoutez, je ne suis pas un bandit, je l'ai ma carte...

Le Vigile : Mais oui, du calme, pose ce poireau... Ne m'oblige pas à faire une roulade arrière.

Que raconte le spectacle ?

Nicolas règle ses courses à la caisse d'un supermarché. Comme il ne trouve pas la carte de fidélité qu'on lui réclame, il est interpellé par le vigile. Saisi de panique, il prend la fuite armé d'un poireau.

Traqué par la police, pris sous le feu des médias, il devient en quelques heures l'ennemi public numéro 1. A la télé, sur internet, dans les bars ou à la boulangerie, chacun a son mot à dire sur cette affaire...

Commence alors un road-movie absurde, qui dresse le portrait d'une société à bout de souffle, d'une époque où la médiatisation permanente mise sur le sensationnel et empêche l'émergence de toute pensée.

En adaptant au théâtre la fameuse bande dessinée de Fabcaro, *Zaï zaï zaï zaï* (Grand prix de la critique et prix des libraires de bandes dessinées), le Collectif Mensuel, à qui l'on doit entre autres *Blockbuster* et *L'homme qui valait 35 milliards* accueilli au Poche, crée ici un spectacle multiforme jonglant avec théâtre, roman-photo, musique live, bande dessinée, bruitage...

D'où vient le titre?

Zaï zaï zaï zaï, titre de Fabcaro, vient d'ores et déjà nous annoncer la lourde sentence pour cet acte d'anarchisme et d'incivisme : le rebelle sans carte de fidélité devra chanter Joe Dassin au karaoké ! Ainsi, entre la première et la dernière page de la BD, la boucle de l'absurdité est bouclée.

Et tant pis si vous repartez avec dans la tête ce petit air qui colle comme un vieux chewing-gum, elle m'a dit d'aller siffler sur la colline...

Pourtant, même si le Collectif Mensuel a trouvé cette fin drôle, il a souhaité la changer, et pousser encore plus loin l'idée du dysfonctionnement sécuritaire de la société. Car pour lui, il y a un véritable danger à ces dérives, et les conséquences pourraient être bien pires qu'un mauvais moment musical à passer...

Nicolas : Je veux pas aller en prison, mes filles vont trop me manquer. Et puis j'ai une illus' à rendre pour lundi.

Le négociateur de la police : Je te promets que t'iras pas en prison. Si tu te rends calmement, tu t'en tireras avec 25 minutes de karaoké grand max.

Nicolas : Quoi ? Mais puisque je vous dis que je suis innocent !

Interview de l'auteur **Fabcaro**

Pour revenir à la genèse de cette histoire, on se doit d'aller d'abord écouter¹ l'auteur de la BD, Fabcaro, qui nous parle de ce qui l'a animé en dessinant cet album.

Quel a été le point de départ de Zaï zaï zaï zaï ?

Fabcaro : Je crois que le tout début, le pitch, c'est que quand je vais faire mes courses, quand la caissière me demande si j'ai ma carte, je suis pris d'une appréhension super débile, en fait. J'ai peur de ne pas l'avoir. Et je me dis: mais en fait, c'est débile, si j'ai pas ma carte, c'est pas très très grave. Je crois que cette appréhension, ça a été le point de départ. Je me suis dit: tiens, ça en dit long sur notre rapport à la consommation. Je suis partie de ce truc-là : et si c'était très grave de ne pas avoir sa carte de fidélité ?

Qui sont les personnages de cette histoire ?

Il y a Nicolas bien sûr, le fuyard, mais en fait, c'est un récit choral, avec tous les pans de la société. Comment les médias s'emparent de ça ? Comment tout le monde a un avis sur la question?

Comment s'est passé le processus d'écriture ?

J'ai dessiné de manière assez cinématographique, dans le désordre. Moi, je m'ennuie très vite, alors pour rester excité pendant quatre mois sur un album, j'improvise. Je ne scénarise pas avant de dessiner. Je dessine un peu à l'inspiration. Des fois j'ai envie de traiter plutôt les médias, parfois plutôt le road-movie. Et à la fin, j'ai fait un boulot de montage, comme au cinéma.

Zaï zaï, c'est drôle, mais pas que... On peut le lire à différents niveaux...

Oui, même si on peut le lire sans voir tous les niveaux, moi j'avais quand même des choses en tête. Il y a un humour de second degré, mais il y a encore une troisième lecture. Pour moi, cette histoire est aussi un prétexte pour parler de la place de l'étranger. La carte de fidélité, ça peut aussi être vu comme la carte d'identité. C'est l'étranger qui n'a pas sa carte. Enfin ça c'est vraiment une troisième lecture. Mais moi, en filigrane, j'avais ça en tête.

Interview de **Renaud Riga** (Collectif Mensuel)

D'où est venue l'idée de reprendre Zaï zaï ?

On venait de terminer Blockbuster, qui avait été un spectacle événementiel, un gros succès. C'est toujours difficile pour une compagnie de savoir ce qu'on fait après. Comment on profite de ce beau tremplin sans tomber dans le piège de la répétition? Ça nous questionnait, et en parlant avec Nicolas Ancion, qui est notre auteur associé, il nous a dit : " Tiens, j'ai lu ça, et c'est pour vous! ". Et il nous présente Zaï zaï. On était un peu surpris, pour toutes les questions que les spectateurs se posent, c'est à dire qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Alors on a fait un test. Nous étions invités à un festival où nous devons encadrer un groupe de professionnels et d'amateurs. Et on s'est dit, tiens, on va amener ça, et faire un test de réalité. On avait 17 participants au stage, et on a fait une lecture musicalisée en cinq jours, avec un résultat qu'on imaginait pas ! On s'est aperçu que l'oralité ne nuisait pas à la réception, que l'humour supportait, et ça marchait très bien, les gens riaient beaucoup ! Alors on a contacté Fabcaro.

Et comment ça s'est passé avec Fabcaro ?

Il nous a dit : " Écoutez, faites comme vous voulez, vous pouvez réécrire dessus, changer ce que vous voulez, vous gardez ce que vous voulez. " Il était très très relax. À peu de choses près, il nous disait: " En fait je m'en fous ". Et même quand on a parlé argent, il nous a dit : " Oh mais nenni, vous êtes des gens de théâtre, ils sont tout le temps fauchés les théâtres ". Là, on lui a dit, c'est pas tout à fait le cas, ça va, on peut se permettre quand même de te payer. Mais c'est vraiment très symbolique ce qu'il nous a demandé.

Justement, vous avez tout gardé tout ou vous avez changé des parties de la BD ?

Nous avons fait des adaptations pour deux raisons. La première, c'est pour une question de calibrage. Notre lecture durait 35 minutes, c'est quand même très court pour un spectacle ! On a voulu arriver à une durée plus acceptable de plus ou moins 70 minutes, alors on a rajouter des éléments. Par exemple, on a introduit davantage la présence des réseaux sociaux, qui ont aujourd'hui une influence beaucoup plus forte sur la pensée du monde qu'en 2015 quand il a écrit l'album.

¹ Propos extraits de l'interview vidéo réalisée par Canal + pour son émission Boîte Noire du 20 mars 2020, à écouter en entier sur [Youtube : https://www.youtube.com/watch?v=acIX_8XOCBA](https://www.youtube.com/watch?v=acIX_8XOCBA)

La seconde raison, c'est qu'on trouvait que la fin de Fabcaro, au karaoké, elle était drôle, mais un peu facile. On avait envie d'autre chose que d'une bonne blague. On voulait réintroduire le danger: attention, créer une société absurde, une société de fous furieux, ça peut mener loin ! Quand Fabcaro a écrit cet album, on n'avait pas encore Macron comme président, on n'avait pas encore Trump et Bolsonaro. Ce monde absurde, il peut aussi nous exploser à la gueule, il ne faut pas l'oublier... Alors on a imaginé une fin tout aussi surréaliste, mais qui allait plus loin, avec une dimension plus politique qu'on a du coup réinjectée un peu dans tout le récit. On a réécrit cette dernière partie en essayant d'être "à la manière Fabcaro", ce qui n'est pas facile, parce qu'il est très économe en mots, et c'est une qualité qui n'est pas évidente à atteindre. Et une chose qu'il fait bien, c'est qu'il est toujours à la vraie frontière entre la potacherie pure et l'humour, et nous, on n'y arrive pas toujours je crois...

Enfin, c'est une comédie ou c'est du sérieux ?

C'est avant tout une comédie, on n'essaie pas de le faire passer pour autre chose ! Même s'il y a vraiment des thématiques. La description du monde absurde, Fabcaro le fait très très bien, et ça va ressortir. Mais on ne peut parler de spectacle engagé, parce qu'il n'y a pas une prise de position claire. Mais ce que je trouve formidable, c'est qu'on parle depuis quelques années un peu plus des sans-papiers, et même s'il n'a pas écrit un album militant sur les sans-papiers, ça nous parle de ça aussi: comment est-ce qu'on arrive à effacer l'humanité des personnes ? Ce personnage n'existe que parce qu'il a sa carte de fidélité, comme un homme n'existe que parce qu'il a ses papiers, et pas parce qu'il est un être humain sur cette terre.

Et maintenant, avec l'actualité de ces derniers mois, le virus, les masques, ça résonne à fond, c'est la même chose : " Est-ce que vous avez votre masque ? ". La délation, la bêtise, ne jamais remettre en question les règles même quand elles sont absurdes, l'emballement médiatique où on ne fait que répéter des choses, et où on est dans un bavardage qui dit tout et son contraire... Ça raconte ce monde-là...

2 / QUELQUES ÉLÉMENTS HISTORIQUES

Stéphane : Dis donc, un type qui se balade sans sa carte de fidélité, on voit de tout... A ce propos, chérie, j'ai une nouvelle à t'annoncer...

Sa femme : ... ? Tu m'inquiètes, Stéphane...

Stéphane : Voilà, hier je suis allé faire les courses, j'ai utilisé ma carte et... nous ne sommes plus qu'à 37 points de l'appareil à raclette !

Sa femme : Oooh, Stéphane ! Parfois, j'ai peur que tout ça ne soit qu'un rêve...

Stéphane : Mon amour, je t'aime tant...

La société de consommation, ça a toujours été comme ça ?

Le mot est partout, tellement usé qu'on en oublie le sens. La consommation, au fond, c'est quoi ? On pourrait dire que c'est ce que l'être humain utilise, en biens et en services, pour répondre à ses besoins de base : se nourrir, avoir chaud, se vêtir, se loger, maintenir son hygiène, se sentir en sécurité, se relier aux autres.

Pour bien comprendre là où on en est aujourd'hui, un petit retour en arrière semble nécessaire. Oh, pas au temps des cavernes, non. Disons juste deux petits siècles dans le passé.

Home made

Début des années 1800, c'était le règne de la slow food, du fait maison et du DIY¹ avant l'heure : à moins de faire partie de l'aristocratie, tu n'achetais rien, ou presque. La majorité de tes besoins étaient pris en charge par ton foyer. Une grosse envie de poulet frites ? Va donc faire pousser tes patates et plumer ta poule. Un peu froid pour l'hiver ? Apprends à tricoter la laine de tes moutons. L'armoire familiale est trop petite pour que le nouveau pull y trouve sa place ? Cinq planches, quelques clous, et c'est réglé. Tu veux discuter avec ta copine Béa ? Tu prends tes jambes, tu te déplaces jusqu'à chez elle, et tu lui tiens le crachoir pendant qu'elle traite la vache qui vous donnera votre latte macchiato. Tu vois l'idée ? C'est ce qu'on appelle l'auto-consommation. Bon, et au pire, si tu es plutôt du genre nanti paresseux, tu prends du petit personnel pour le faire pour toi.

À la capitale, on s'embourgeoise

Ce qui amorce le changement, vers 1840, c'est ce qui se passe dans les capitales. D'un côté, on produit des objets en plus grande quantité, en s'éloignant de l'artisanat. Des meubles par exemple, ou des vêtements. Parallèlement, on voit se développer le salariat. Les quelques chanceux qui, grâce à leurs compétences, décrochent un salaire qui dépasse leurs stricts besoins primaires peuvent commencer à acheter ces objets. C'est la naissance de la classe moyenne. Pas des aristocrates, mais plus non plus des paysans. C'est avec eux que l'histoire commence doucement...

Qu'on me donne l'envie...

Qu'est-ce qu'elle veut, cette nouvelle classe moyenne ? Au début, en vérité, pas grand-chose. Mais quand arrivent les grands magasins, avec leurs vitrines luxueuses et alléchantes, propres et bien éclairées à une époque où l'accès à l'électricité est encore limité, ses envies commencent à se réveiller... On ne peut pas se payer le grand luxe, certes, mais si on pouvait imiter les classes supérieures, ça ferait déjà briller les yeux. Dans les galeries Lafayette à Paris, dans les galeries de la Reine à Bruxelles ou encore Au Bon Marché, à l'emplacement de l'actuel City 2, on rêve de chapeau de feutre et de gants de cuir, d'eau de Cologne et de chemise en coton fin. La fin du siècle lance la pratique du lèche-vitrine.

¹ DIY : Do it yourself : version anglaise de « fais-le toi-même », c'est-à-dire toute cette tendance actuelle qui valorise le fait maison et le bricolage amateur.

Quand c'est toute la société qui s'emball

Mais jusque là, pas de quoi parler de société de consommation: à peine une minorité de citoyens peut prétendre à cette consommation. Le tournant crucial sera pris lorsque l'industrie sera capable de produire un grand nombre de biens standardisés à bas prix, et que les salaires des classes populaires seront plus stables et plus élevés. Globalement, la consommation de masse décolle après la deuxième guerre mondiale. Les Trente Glorieuses, vous en avez déjà entendu parler ? On y est. 1945-1975. On sort de la guerre, tout est à reconstruire, il y a du boulot en veux-tu en voilà, l'industrie se développe à tout va, et tous les ménages aspirent à plus de confort, à plus de modernité, maintenant enfin accessibles. Et s'ils ne sont pas convaincus, la publicité et le marketing se chargeront de bien répéter le message: la vie est tellement mieux quand tu possèdes ceci ou cela...

Comment Dallas envahit l'Europe

Sans compter que nos amis les Américains débarqués sur notre vieux continent exportent le rêve de l'*American Way of Life*. De l'autre côté de l'Atlantique, la fascination pour les objets manufacturés est déjà bien plus avancée. Ici, en mai 1945, les soldats US distribuent des chewing-gums, des barres chocolatées et des cigarettes à la population au moment de la libération. Puis très vite, ce sont la télévision, la voiture, l'électroménager qui font irruption dans notre paysage, tant d'objets déjà bien répandus aux États-Unis, qu'ils exportent généreusement pour nous offrir une vie plus facile, plus épanouie, plus oisive. Dallas quoi.

Puis Desperate Housewife. Et bien sûr, symbole suprême de la consommation de masse, c'est l'avènement du supermarché !

On n'arrête pas une équipe qui gagne

Le choc pétrolier de 1973 va calmer un peu les ardeurs, mais la machine est lancée, et rien de ne l'arrêtera. Pourquoi ? Parce que la pub a déjà envahi l'espace visuel, et qu'elle est de plus en plus irrésistible. Et surtout, parce que les multinationales à l'œuvre en arrière-fond ont les moyens de continuer à produire, toujours plus, pour des prix toujours plus bas. Mais comment font-elles, me direz-vous, puisqu'en même temps, les salaires augmentent en Europe ?

C'est sûr, si on veut que les gens achètent de plus en plus, il faut bien augmenter leur pouvoir d'achat. Logique. Alors les grands patrons vont là où les salaires sont plus bas: d'abord en Roumanie ou en Pologne, puis en Chine ou au Bangladesh. Ben oui, multinationale, ça veut bien dire ce que ça veut dire. Les frontières, c'est bon pour bloquer les réfugiés, pas les investisseurs. Alors, malgré les crises économiques et financières à répétition, on continue à consommer, consommer, à alimenter ces ogres de multinationales, comme si notre bonheur en dépendait...

Quand on a déjà tout...

Évidemment, quand tout le monde a un frigo, une télé, deux voitures, un ordinateur et un grille-pain, ça coince un peu. On ne va pas réussir à convaincre les gens d'acheter cinq fours à micro-ondes. Alors vite vite, deux trois idées de génie pour maintenir le rythme de la consommation, voire l'accélérer: l'obsolescence programmée, et la mode ! Et oui, c'est machiavélique puisque si on veut que les gens achètent encore et encore, il faut leur vendre de la cacaille, des trucs qui vont se casser après deux ou trois ans, et qu'ils vont donc devoir remplacer. Ou alors des trucs jetables en plastique, consommables à l'infini, idée du siècle. Et bien sûr, changer la mode chaque année, comme ça, si on ne veut pas prendre le risque de passer pour un plouc, il faudra bien repasser par la case magasin.

Le plus dingue ? C'est que ça marche. Regardez donc la différence entre les premiers GSM et les smartphones actuels : ils résistent combien de temps à la casse et à l'envie de nouveauté ?

Stop ou encore ?

La question qu'on est en droit de se poser, à ce stade, c'est : mais comment est-ce que cette société de surconsommation tient encore debout, après autant d'années et de conséquences désastreuses à tous niveaux ? Parce qu'on le voit, le carnage, non ? Les quantités astronomiques de déchets, l'épuisement des ressources, l'exploitation humaine, l'uniformisation des cultures, les problèmes de santé, l'individualisme, le mal-être psychologique lié à l'insatisfaction permanente, et tout le cortège macabre à peine caché derrière ces belles vitrines, ces smartphones lisses, ces rayons de supermarchés remplis. Comment ça se fait qu'on n'a pas lâché l'affaire depuis longtemps ?

L'infini des désirs

Revenons au début de notre histoire. Les classes moyennes, celles qui baissent devant les galeries Lafayette. L'envie. Le désir de s'élever. D'être plus que ce qu'on est. En ayant plus que ce qu'on a. C'est sans doute une pulsion humaine de base. On le voit chez les jeunes enfants, qui veulent un objet, puis un autre, puis un autre, et piquent une crise s'ils ne l'obtiennent pas. Finalement, est-ce qu'on grandit un jour ? C'est ce que les bouddhistes appellent le cycle de la souffrance : je désire quelque chose, ça me fait souffrir. Pour soulager cette souffrance, je cède à ce désir et j'obtiens cette chose. Je me sens mieux pendant un court moment. Puis le vide revient, et c'est reparti pour un tour : je désire autre chose...

La solution traditionnelle orientale : apprendre à contrôler ses désirs, à les voir pour ce qu'ils sont, à observer ce qui se passe dans son esprit. La vie humaine est intrinsèquement tissée d'insatisfactions, autant être lucide. Mais si Bouddha ne vous inspire pas, il reste de nombreuses autres pistes pour sortir de l'aliénation du désir...

Sorties de secours

En effet, des voix s'élèvent de partout, et depuis longtemps, pour dénoncer ce système basé sur la consommation. Déjà en mai 1968, à la fin des Trente Glorieuses, certains n'étaient pas dupes. Les slogans fleurissaient sur les murs des universités : " Consommez moins, vous vivrez plus ", " à travail aliéné, loisir aliéné ", " La publicité te manipule ". Aujourd'hui, plus que jamais, l'urgence à sortir de ce paradigme matérialiste est palpable. Urgence climatique, urgence sociale, urgence psychologique. Les invitations à réfléchir avant d'acheter, à aller vers une simplicité volontaire, à consommer moins mais mieux, à boycotter les multinationales, elles fusent de partout.

À l'heure où on nous demande de renoncer à nos amis, à nos cousins, à nos activités sociales et culturelles, pour des raisons sanitaires, pourrions-nous enfin être convaincus que rien qu'on ne puisse acheter ne viendra combler nos besoins essentiels d'être, de partager, de rire ensemble, de se toucher et de se serrer dans les bras ?

Et si ce virus était le dernier coup de pied au cul qu'il nous fallait pour sauter par-dessus le mur du fond de l'impasse ?

POUR LES PROFS

Les critiques de la société de consommation

Après avoir décrit brièvement la construction de notre système basé sur la production et la possession de biens matériels non essentiels, il semble crucial d'envisager les différentes critiques qu'on peut lui adresser, afin de se construire une pensée plus riche et plus vaste.

On peut envisager plusieurs domaines de réflexion critique :

- **philosophique**: sens de la vie, morale, valeur de l'être humain, bonheur, matérialisme...

- **écologique**: pollution, déchets, épuisement des ressources, réchauffement climatique...

- **psychologique**: confiance en soi, anorexie, harcèlement, frustration, jalousie, comportements agressifs, vols...

- **social**: compétition, individualisme, exploitation humaine ici et ailleurs, délinquance...

- **politique**: lobbys, poids des multinationales sur les décisions politiques, financement des campagnes électorales et conséquences...

- **économique**: justice fiscale, redistribution des richesses créées par les entreprises, surendettement et précarité...

Chaque élève tire au hasard un de ces domaines, et fait des recherches pour être en mesure d'écrire un texte qui organise ses différentes idées et exemples concrets.

Puis on regroupe les élèves ayant le même domaine de recherche, afin qu'ils se lisent leurs textes et partagent leurs idées. Ensemble, ils sont invités à produire un travail de synthèse à présenter à la classe (texte à lire, affiche plus visuelle en mindmapping, ou autre). On obtient une vue d'ensemble de la critique.

Durant les présentations, les élèves peuvent être autorisés à réagir et à émettre des remarques, avis et contre-arguments, à la fin de chaque exposé. La confrontation bienveillante des préjugés préalables permet souvent de les faire évoluer.

POUR LES PROFS

Une personnalité inspirante

On l'a dit, de nombreuses voix s'élèvent pour nous faire réfléchir et nous montrer d'autres chemins que l'autoroute de la surconsommation.

Pour s'en rendre compte, on peut proposer aux élèves un brainstorming pour identifier ces personnalités inspirantes. Ils connaissent certainement des artistes engagés à travers leur œuvre (musique, films, BD, livres, peinture, street art...).

Nous pouvons compléter le tableau en citant des penseurs et acteurs sociaux inspirants: Assa Traoré, Rob Hopkins, Christophe André, Vandana Shiva et tant d'autres...

On peut ensuite proposer à chaque élève de produire sur un format A4 un résumé de ce qu'il trouve intéressant dans les idées de la personnalité choisie, ou dans son œuvre.

Si nécessaire, on procède à un tirage au sort pour le choix de la personnalité.

La compilation des travaux des élèves constitue un dossier précieux, positif, encourageant et inspirant.

Dis-moi ce que tu désires, je te dirai qui tu es

Chaque élève est invité à choisir une publicité qui « marche bien sur lui », qui lui donne vraiment envie d'avoir quelque chose (objet, service, vacances...).

On lui demande ensuite d'analyser son désir en rapport avec la pub. Il peut s'agir d'une affiche ou d'une vidéo.

1/ Quel est le produit présenté ?

2/ Par quels moyens la pub met-elle en scène le produit ? (couleurs, musique, look des personnages, attitudes, regards des autres, lieu, atmosphère, qualités de l'objet, qualités du personnage, prix...)

3/ Parmi ces éléments, qu'est-ce qui me touche personnellement ? Qu'est-ce qui réveille mon envie ?

4/ Cette envie, ce désir était-il déjà présent en moi avant de voir la pub, ou est-il né en la voyant ? La pub a-t-elle augmenté un désir qui auparavant n'était pas très important ?

5/ Quels seraient mes arguments pour céder à mon désir et acheter ce produit ?

6/ Quels seraient mes arguments pour résister à mon désir et ne pas l'acheter ?

7/ Derrière la surface matérielle, quel est mon vrai besoin profond relié à ce désir ? Comment pourrais-je satisfaire ce même besoin sans rien consommer ?

Épictète, ce vieux sage...

C'est qui lui ? Un mec grec vraiment intéressant, né en l'an 50. Non, pas 1950. Vraiment, en l'an 50. Voilà ce qu'il nous écrit, dans son manuel :

« Ne te monte jamais la tête pour une chose où ton mérite n'est pas en cause. Passe encore que ton cheval lui-même se monte la tête en disant : " Je suis beau », Mais que toi, tu sois fier de dire : « J'ai un beau cheval » ? Rends-toi compte que ce qui t'excite, c'est le mérite de ton cheval ! Qu'est-ce qui est vraiment à toi ? L'usage que tu fais de tes représentations ; toutes les fois qu'il est conforme à la nature, tu peux être fier de toi : pour le coup, ce dont tu seras fier viendra vraiment de toi. »

Qu'en pensez-vous ? Ça ne viendrait pas nous mettre une petite claque millénaire juste là où il faut ?

Extrait du manuel d'Épictète, œuvre du philosophe stoïcien, publié pour la première fois autour de l'an 125.

Origine de l'administration et de la nécessité d'avoir des papiers

Ils seraient aujourd'hui 150 000 à vivre en Belgique sans carte d'identité ni passeport. Et donc (presque) sans droit. Des ombres qui vivent, dorment, mangent, travaillent parfois aux postes les plus ingrats, tombent malades ou se blessent, tombent amoureux, élèvent leurs enfants. Bref, des êtres humains comme nous, mais en mode invisible. On pourrait les appeler les " clandestins ", ou les " illégaux ", mais ce serait en faire des criminels. Car oui, les mots ont ce pouvoir.

Or ce sont juste des gens qui sont en situation d'irrégularité administrative. Une histoire de papiers, pas de crime. Y'a pas mort d'homme, quoi. Enfin, parfois si...

Ne passe pas la porte qui veut

Mais ça vient d'où, en fait, cette histoire de papiers qui donnent le droit d'exister quelque part ? La carte d'identité, on y reviendra, c'est assez récent. Par contre, le passeport, précieux sésame du voyageur, remonte déjà à la fin du Moyen-âge, lorsque les villes étaient entourées de hautes murailles. Pour entrer, quelques portes bien gardées. Et pour passer ces portes, il vous faudra un... passe-porte !

C'est loin d'être une pratique généralisée, mais ça commence. À cette époque, déjà, les grands seigneurs et autres chefs n'aiment pas trop les gens qui ont la bougeotte... Pourquoi ? Il y a la peur de l'épidémie de peste, qu'on essaye de garder hors des murs.

Les vagabonds, dont on se méfie puisqu'ils constituent une " populace sans maître ". Puis les paysans mécontents, qui auraient trop vite fait d'aller voir ailleurs si l'herbe n'y est pas plus verte.

Oui mais, à l'époque, la basse population est une main d'œuvre grassement taxée par le seigneur, et donc une richesse: pas question de la laisser filer hors de ses murs !

Le droit au voyage, déjà un privilège en héritage

Et ainsi, pendant plusieurs siècles, le passeport était un moyen de contrôler l'émigration, la sortie des personnes, et non l'inverse !

De la ville, on élargit à l'empire, mais le principe reste le même: les laisser-passer ne sont octroyés qu'aux " personnes de confiance ", à savoir assez riches pour subvenir à leurs propres besoins sans travailler. (Si si, c'est bien connu, les riches sont plus honnêtes que les pauvres). Les domestiques, les apprentis qui veulent continuer leur apprentissage ailleurs, les chômeurs qui veulent chercher du travail plus loin, on oublie. Les pauvres qui voyagent, ce sont des " classes dangereuses " ! Quant à changer de statut social, faut pas trop rêver...

La guerre cadenas les frontières

Début du XXème siècle, ces laisser-passer s'allègent, les ouvriers étrangers peuvent émigrer, on est plus détendu dans les formalités. Jusqu'à la Première Guerre Mondiale où d'un coup, les restrictions se durcissent. Pourquoi ? En temps de conflit, tout le monde a peur des espions, c'est la parano qui règne. On surveille les étrangers et les points de passage...

Ce qui n'empêche pas des milliers de Belges de fuir illégalement, aux Pays-Bas principalement. Mais surtout, on garde sa chair à canon bien précieusement dans ses frontières: interdiction à tous les hommes en âge de se battre de quitter le pays.

Et devinez quoi? Ces règles strictes de circulation, qui ne devaient être appliquées que durant l'état d'urgence lié à la guerre, n'ont jamais été abrogées après l'armistice...

Tiens, tiens, ça ne vous rappelle pas quelque chose ¹ ?

1 Un exemple parmi d'autres : les lois d'urgence anti-terroristes liées aux attentats du 11 septembre 2001 étaient supposées ne durer qu'un temps, et elles n'ont jamais été modifiées. Et demain, que fera notre gouvernement des lois d'urgences votées durant la période COVID ? Cette fois, c'est peut-être à nous de surveiller leurs pratiques...

Qui peut dire qui tu es ?

En même temps, en 1915, les occupants allemands, toujours plus avides de contrôle, imposent la possession d'un certificat d'identité pour les Belges qui veulent simplement circuler hors de leur domicile: Nom, nationalité, signature, domicile, date et lieu de naissance, taille, profession et photo, tout le monde est identifié et fiché. C'est une première.

Auparavant, l'identité d'une personne devait être attestée par deux témoins "digne de foi". Tu voulais ouvrir un compte à ton nom à la banque (si tu es un homme bien sûr, car si tu es du sexe faible, il te faudra attendre 1965) ? Tu ramenaux deux potes bien propres sur eux qui pouvaient témoigner que tu étais bien qui tu étais, et c'était bon. Tu étais identifié. Et pour savoir qui habitait dans la ville ou le village, il y avait les registres paroissiaux: naissances, mariages, morts, les curés enregistraient toutes les informations sur la population, à la main, dans de grands cahiers.

Et devinez quoi ? En 1919, après la libération, l'Etat belge, malgré quelques protestations, en profita pour imposer la carte d'identité obligatoire...

Un passeport spécial pour les réfugiés

Donc, à l'issue de la Première Guerre, carte d'identité et passeport sont devenus la norme. Et avec l'apparition des papiers obligatoires, apparaissent aussi, forcément les sans-papiers. Les premiers sont les réfugiés russes qui fuient le régime soviétique, et qui, en passant la frontière de l'URSS, sont automatiquement déchus de leur nationalité par les autorités bolcheviques. Puis il y a les Arméniens qui fuient le génocide, et les Assyriens qui se réfugient hors de l'ex-empire ottoman.

Mais à l'époque, un Norvégien, explorateur et diplomate du nom de Nansen, a une idée géniale: donner à ces réfugiés un passeport spécial qui leur permet de se déplacer. Ce sera le passeport Nansen.

On peut dire qu'il l'a mérité, son Prix Nobel de la Paix, avec ce bout de papier qui est considéré comme le premier instrument juridique de protection internationale des réfugiés. Même si, dans les faits, les citoyens détenant ce papier-là sont quand même beaucoup plus mal considérés que les autres...

C'est beau, les bonnes intentions

Après la Deuxième Guerre Mondiale, l'ONU est créée, et avec elle, l'uniformisation internationale des passeports. Même format, mêmes infos, c'est la fin du passeport Nansen.

Et pour entrer dans certains pays, ça ne suffit pas: il faut un visa, dont l'obtention dépend de l'amitié ou de la méfiance entre les deux gouvernements... Et bien sûr, dans un grand élan de paix post-conflit, on signe des tas d'accords remplis de bonnes intentions. Par exemple, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, en 1948, avec deux articles chocs (toujours en vigueur actuellement): le droit pour chaque individu de circuler librement et de choisir sa résidence dans un état, et le droit de chercher asile devant la persécution et de bénéficier de l'asile dans d'autres pays. C'est joli, c'est mignon, mais dans les faits, hein...

Puis la Convention de Genève de 1951 reprend l'affaire des réfugiés, mais juste à moitié: bénéficier de l'asile, oui, sous des critères stricts, mais circuler librement, non !

Question subsidiaire : comment aller chercher refuge hors de son pays si on ne peut pas passer les frontières ? La question court toujours...

L'infinie patience mal récompensée

Donc aujourd'hui, concrètement, qu'est-ce qu'il se passe si, par exemple, un Afghan quitte son pays et parvient, après des épreuves qu'on n'imagine même pas, à entrer sur le territoire belge? Il peut bien sûr ne faire que traverser le pays pour espérer parvenir en Angleterre, et y rejoindre des proches. Dans ce cas, il passera probablement des semaines dans les forêts d'Ardennes, le long de l'E411, à essayer de choper des camions pour Calais ou Ostende. Mais il peut aussi décider de rester en Belgique, et essayer d'y obtenir ses fameux papiers.

Alors, direction le Petit Château à Bruxelles, qui est le centre d'enregistrement et de dispatching des demandeurs d'asile. Que le nom ne vous trompe pas, on parle bien de dortoirs, de cantine pour 800 personnes, de toilettes sordides, de couvertures qui grattent, de néons et de solitude anonyme malgré le nombre.

De là, il sera redirigé vers un centre Fedasil ou Croix-Rouge, et pris en charge jusqu'à la fin de sa procédure de demande d'asile. Et ça prend du temps ? Ça dépend du pays d'origine, mais on peut s'attendre à deux, trois, quatre ans de procédure, vu les retards accumulés par l'administration.

Des années suspendues à attendre dans ces dortoirs blancs, l'odeur de sueur de tant d'autres, le vide et l'incertitude. Des années à devoir prouver qu'on ne ment pas et qu'on a de bonnes raisons de fuir. C'est mieux que la rue, mais ça reste une application très moyenne d'un principe d'hospitalité, non ?

D'autant qu'au final, le taux moyen de protection accordée est de 50%. Une chance sur deux, donc, de terminer quand même, au bout de la course, sans papier...

POUR LES PROFS

Quelques questions pour creuser un peu le sujet autour des passeports :

Voici quelques propositions de réflexion et de recherche que les élèves peuvent effectuer seul ou en groupe, et être discutées collectivement ensuite.

1/ Le passeport d'un pays équivaut-il au passeport d'un autre pays ?

2/ Qui peut me demander de montrer ma carte d'identité ? Que se passe-t-il si je ne l'ai pas sur moi ?

3/ Qu'est-ce que je risque si j'aide un sans-papier ?

4/ Si un sans-papier est en situation critique (dehors en hiver, blessé, malade...) et qu'on ne l'aide pas, peut-on être accusé de non-assistance à personne en danger ?

5/ Les SDF sont-ils des sans-papiers ? Tous les sans-papiers sont-ils des SDF ?

6/ Les sans-papiers sont malgré tout des êtres humains, alors quels sont leurs droits en Belgique ?

7/ Certains sans-papiers ont fait des grèves de la faim pour demander la régularisation de leur situation. Cela a-t-il fonctionné ?

8/ Pourquoi l'État Belge refuse de régulariser des sans-papiers qui travaillent ?

9/ Les enfants des sans-papiers ont-ils le droit d'aller à l'école ?

10/ Y a-t-il des sans-papiers de notre âge ? Et combien ?

À la découverte de la Convention de Genève de 1951

A votre avis, sur quels critères donne-t-on ou non des papiers à un demandeur d'asile, afin qu'il devienne un réfugié reconnu ? Pour bien le comprendre, un petit détour par la Convention de Genève s'impose... Allez hop, on plonge dans le droit international !

Pour commencer, un petit brainstorming: si vous deviez décider quel étranger peut obtenir la protection belge ou pas, quels seraient vos critères ? À quoi penseriez-vous ?

Ensuite, allons voir ce que cette fameuse convention préconise, dans son article 1. Sur le site de l'Association pour le Droit des Étrangers, on trouve une explication assez claire des conditions à remplir : <https://www.adde.be/ressources/fiches-pratiques/asile/le-statut-de-refugie>. Après l'avoir lue, on peut entrer dans le vif du sujet.

- Pour chaque partie de la définition d'un réfugié, donnez quelques exemples concrets: persécuté en raison de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social, de ses opinions politiques.

- Que signifie la mention « craignant avec raison ? Quelles sont ses implications pratiques ?

- Imaginons que je suis un citoyen américain et que j'ai tué le président des États-Unis parce que je n'étais pas d'accord avec sa politique. Ai-je une chance d'obtenir l'asile en Belgique ? Et dans un autre pays ?

- Et en tant que Belge, si je me sens persécuté en raison de mon appartenance au groupe social des transsexuels, parce qu'on se moque de moi, qu'on ne me donne pas de travail, et que je me sens jugé en permanence, puis-je demander l'asile aux Pays-Bas ?

POUR LES PROFS

Lecture d'un article approfondi

Notre présentation de la question des sans-papiers n'étant pas exhaustive, on peut proposer aux élèves la lecture de l'article *Sans papiers en Belgique: causes et conséquences*, publié sur le site de *Caritas International*.

Ce texte assez facile d'accès et pas trop long constitue un exercice intéressant en soi.

Il peut aussi permettre de répondre à certaines des questions ci-dessus.

<https://www.caritasinternational.be/fr/asile-et-migration/sans-papiers-en-belgique-causes-et-consequences-long-read/>

Le mouvement surréaliste et son apport au monde

Parce que Zaï zaï joue tout le long sur l'absurdité des dialogues et des situations, dénonçant ainsi l'absurdité de nombreux aspects de notre société, il semble intéressant de faire un petit détour historique rapide du côté du mouvement surréaliste, afin de sentir ce qu'il apporte à notre vision du monde...

Des Dadas pour renverser la vision du monde

L'humour pour dénoncer et dédramatiser, ça a été utilisé de tout temps dans l'art, sans pour autant qu'il soit absurde. Là où ça change, c'est après le choc de la Première Guerre mondiale. L'ancien monde bascule, on perd ses repères et d'une certaine manière, le sens habituel donné aux choses. C'est alors qu'en Suisse, quelques artistes allemands et roumains réfugiés à Zurich se prennent un gros délire: remettre tout en question et dire non aux vieilles institutions et structures traditionnelles de la société.

Comment ? Pas en manifestant ou en prenant les armes, mais en créant. Ils créent un nouveau mouvement artistique, appelé le Dadaïsme (en fait, ils ont attrapé un dictionnaire, ouvert au hasard et trouvé le mot dada, et décrété qu'il ferait aussi bien l'affaire qu'un autre pour nommer leur idée). Et l'idée, justement, c'est de transgresser tous les codes, de rompre avec le passé, de faire exploser les limites et les tabous, de mélanger les genres, de détourner le langage, de provoquer...

Ainsi naît le premier élan artistique absurde, c'est-à-dire incompréhensible, inanalysable, éphémère, ridicule, délibérément sans signification.

Les surréalistes pour aller puiser dans l'inconscient

Le Dadaïsme, ce n'est pourtant pas une grande histoire : à peine quatre ans. Mais cette rupture avec le monde artistique d'avant vient ouvrir une porte qu'on ne refermera plus jamais: celle d'un certain rapport décalé à la réalité. Le surréalisme lui emboîtera le pas, en 1924, sans qu'on puisse affirmer qu'il soit tout à fait absurde.

S'il y a un sens à trouver, c'est celui dicté par l'inconscient, qu'on touche au travers des rêves, de l'hypnose, de l'écriture automatique, des associations libres de pensées... Véritable ode à l'imagination et à la liberté, le surréalisme sera lui un mouvement beaucoup plus vaste, encore très populaire aujourd'hui. Tout le monde a déjà vu les peintures de Dali, Magritte ou Miro, mais cela vaut la peine aussi de lire André Breton, ou de regarder un film de Buñuel, pour bien saisir l'essence du surréalisme.

Sortir des cadres pour questionner le sens

Mais quel rapport avec notre pièce? Attendez, on y arrive... Le surréalisme se caractérise dès son début par un refus du sens logique, mais aussi de toute considération de morale ou d'esthétique. On s'en fout que ce soit bien, ou beau, ou rationnel. Un refus aussi de la séparation traditionnelle entre l'art et la vie, entre le réel et l'imaginaire. On célèbre le rôle prépondérant du hasard, les forces de l'instinct et de l'inconscient, on veut surprendre et provoquer, en s'adressant aux émotions, aux sensations. Or, à quel moment le surréalisme se développe-t-il, historiquement? Avec le crash économique de 1929, la montée du nazisme, les horreurs de la Deuxième Guerre Mondiale, Hiroshima, puis la Guerre froide.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la réalité n'a pas vraiment réussi à rasseoir fondamentalement le sens de la vie humaine...

Et à votre avis, quel est le lien entre l'art et la vie, justement ?

Quel est le rôle de l'art dans la société ?

Question essentielle, dans cette crise sanitaire que nous traversons et qui relègue la culture au rang de l'accessoire, de l'anecdotique, de la pure distraction inutile...

Apprivoiser le tragique de l'existence

Enfin, pour terminer notre survol du surréalisme, il nous faut encore mentionner les écrivains de l'absurde, comme Camus, Malraux et Sartre, et les auteurs de théâtre, tel Ionesco, Genet et Beckett, qui explorent l'absurdité de l'existence humaine, liée à la certitude de la mort.

Des personnages dans l'impossibilité de communiquer, qui vivent des expériences dérisoires mais tragiques, insensées ou monstrueuses, dans un univers qui mélange burlesque, dérision et ironie.

Là, vous voyez mieux la parenté avec Zaï zaï ? Ce que fait Fabcaro dans son écriture et son dessin, ce n'est rien de moins que, lui aussi, résonner avec les questions fondamentales de la valeur et du sens de l'existence humaine, de la transformation de la société, et d'une lucidité critique qui soit un moteur d'engagement et de créativité... Fabcaro affirme ne pas être militant, au sens où l'étaient les auteurs de l'absurde qui se sont engagés fortement dans les luttes sociales de leur temps. Et pourtant, le récit absurde qu'il nous propose, en questionnant le sens, réveille en nous une vraie lecture critique de notre société. Et c'est sans doute le point de départ de toute démarche engagée...

POUR LES PROFS

Rentrer dans le concret

Nous n'avons fait ici qu'effleurer les courants artistiques du Dadaïsme, du surréalisme et de l'absurde.

Pour y donner du corps, il serait nécessaire d'encourager les élèves à explorer par eux-mêmes ces univers d'images et de mots, et d'en ramener une œuvre visuelle ou textuelle qui les touche particulièrement par exemple.

On pourra ensuite projeter et écouter la sélection de la classe, avec un mot de chacun pour donner le contexte historique de l'œuvre, un petit mot sur l'auteur, et exprimer son ressenti personnel sur l'œuvre choisie.

« C'est surréaliste ! »

Dans le vocabulaire courant, cette expression est devenue synonyme d'absurdité. Or, les événements actuels abondent de situations qui appellent ce genre de commentaire.

Il pourrait être intéressant, en partant de planches choisies de la BD Zaï Zaï, d'analyser le décalage absurde et de comprendre ce qu'il vient nous dire de la société dans laquelle on vit, pour ensuite servir de terrain fertile à la créativité et à l'invention de nouvelles manières de faire, de dire, de réagir.

Un exemple: la scène de l'interview télévisée des voisins âgés de Nicolas, durant laquelle le journaliste ne fait que suggérer les propos qui sont répétés par ceux-ci. « *Diriez-vous qu'ici c'est la stupeur ?* » « *Oui, c'est la stupeur* ». « *Diriez-vous que vous sentez un climat d'insécurité croissante ?* », « *Oh oui, on sent un climat d'insécurité croissante* ». « *Une forme de ras-le-bol aussi j'imagine ?* », « *Oh oui, une forme de ras-le-bol* ». « *Perdu, j'avais pas dit diriez-vous !* », « *Ah, l'enculé !* ».

Où voyez-vous de l'absurde ? À un premier niveau ? À un second niveau ?

Pourquoi utilise-t-il cette forme d'humour? Que veut-il dénoncer ? En dénonçant cela, qu'est-ce qu'il nous invite à faire, indirectement ?

Évidemment, presque toutes les pages de la BD se prêtent à ce genre d'analyse du second degré... Amusez-vous !

3 / LES THÈMES DÉVELOPPÉS DANS LE SPECTACLE

Internet et la création de ma réalité

Un homme, dans un bar : Pfff, on essaie encore de nous manipuler avec cette histoire !

Un deuxième homme : Ah bon ?

Le premier : Bah attends, c'est évident, regarde, le gars, il fait ses courses quel jour ?

Le deuxième : Jeudi...

Le premier : Jeudi. Judaïque. Juifs !

Le deuxième : Ça alors !

Il n'y a pas si longtemps, les nouvelles du monde nous parvenaient sur papier, en colonnes de textes et photos couleurs, ou via la grand-messe du JT du soir.

En fonction de sa sensibilité, chacun avait le choix entre à peu près quatre grands journaux, et deux chaînes télévisées nationales.

Conséquence: (presque) tous les citoyens voyaient le monde à travers (presque) la même fenêtre. Bien sûr, les orientations des journaux écrits étaient et restent légèrement variables, mais pas extensibles à l'infini.

Et surtout, l'information est contrôlée, et relativement cadenassée: un journaliste ne dit pas ce qu'il veut à propos de n'importe quel sujet. Rien à voir avec l'extrême diversité des informations rencontrées sur Internet aujourd'hui.

Troisième millénaire, la grosse cacophonie

Alors on se réjouit: génial, c'est la liberté d'expression, chacun a le droit d'écrire et de publier ce qu'il veut ! Finis les monopoles des grands groupes médiatiques ! Enfin des infos alternatives sur les sujets polémiques ! Heu, oui oui, en théorie, sauf que...

Comment on fait le tri entre ces milliers de voix, qui chuchotent ou crient des choses dans tous les sens, du vrai, du faux, de l'imaginaire ? Comment on se construit une vision du monde qui tient un tout petit peu la route ? Il a été démontré qu'une fake news circule six fois plus sur les réseaux sociaux qu'une vérité. Pourquoi ? Parce que la fake news est souvent plus croustillante, plus scandaleuse, plus attirante pour nos cerveaux. Flippant, non ?

Aujourd'hui, chacun regarde le monde par la petite fenêtre de son écran, en pensant que c'est la réalité, alors qu'en fait, son voisin pourrait voir exactement l'inverse...

Ces ordinateurs qui savent tout de vous

Si vous vous demandez comment choisir l'information pertinente dans ce magma bouillonnant, ne vous torturez plus, la réponse est simple, et c'est bien là le nœud du problème: on fait le tri pour vous. Qui ça, "on" ? Une intelligence artificielle. Non, on n'est pas dans un nouvel épisode de Black Mirror. Bienvenue dans la réalité virtuelle, la vraie, la vôtre, à cet instant précis. Des caves énormes, remplies de milliers d'ordinateurs aux programmes complexes, analysent en permanence ce que vous regardez, dites, tapez, cliquez, commentez, likez, postez.

Le but ? Créer un profil psychologique de plus en plus précis, pour adapter le contenu que vous proposent les plateformes (Youtube, Facebook, Instagram, Google...) à vos centres d'intérêt, et vous rendre encore plus accro. Plus vous passez du temps sur votre écran, plus la publicité rapporte.

Si on multiplie par 2 milliards d'utilisateurs, c'est le jackpot assuré.

Subtile propagande

Mais ce n'est pas tout. Détenir le profil psychologique de tant d'individus, ça offre aussi des possibilités de manipulation très efficace.

Évidemment, avec la pub, on le conçoit très bien: à force de voir pour la cinquantième fois le nouveau Samsung Galaxy, on finit par regarder son propre smartphone griffé avec pitié, et on sera poussé à en acheter un neuf. Manipulation de base, qui pourtant fonctionne toujours merveilleusement bien, et c'est pour ça que ça rapporte autant d'argent.

Mais là où on ne voit pas forcément le danger venir, et pourtant, il est immense, c'est du côté politique et social.

Si votre profil révèle que vous êtes légèrement intéressé par des vidéos et des contenus à la limite du racisme, plutôt contre les étrangers, il sera facile de vous proposer des vidéos, des groupes, des liens qui vous poussent encore un peu plus loin dans votre tendance. Un article sur un migrant qui a volé. Une vidéo d'un jeune qui dit qu'il a peur d'aller dans tel ou tel quartier à cause de la racaille.

Puis, innocemment, un jour, une vidéo d'un gars qui appartient à un parti d'extrême droite, et qui explique que c'est la solution pour la société... Vous voyez le truc ? Et bien non justement, c'est ça qui est terrible: c'est qu'on ne le voit pas, le truc.

De machiavéliques marionnettistes

Maintenant, on peut aborder la question de manière plus lucide: qui a intérêt à lancer des fake news? Naïvement, on pourrait croire que ce sont des petits malins qui n'ont rien de mieux à faire pour s'amuser. On ne pourrait pas être plus loin de la réalité...

Les professionnels qui lancent des fake news le font avec une précision militaire, dans le cadre d'une stratégie bien ficelée, en ciblant les utilisateurs chez qui ils ont décelé une tendance à aller dans le sens de leur objectif.

Leur but est simple, en vous bombardant de faux tout autant que de vrai...

Influencer votre comportement, en manipulant vos pensées et vos émotions, subtilement, petit à petit, en fonction de leur objectif: augmenter votre envie pour vous faire consommer, bien sûr, mais aussi exacerber votre colère, votre révolte, votre jalousie ou votre peur, pour vous faire voter d'un côté ou de l'autre, casser des vitrines, dénoncer votre voisin, ou accepter tout et n'importe quoi du gouvernement. Il faut le savoir: rien n'est laissé au hasard sur votre écran. Rien.

On coupe les fils des marionnettes ?

Bon, voilà, pardon, c'est un peu plombant. Mais c'est le monde dans lequel on vit, mieux vaut le savoir. Pour ensuite, pouvoir réfléchir lucidement à des alternatives pour ne sombrer ni dans la naïveté, ni dans la paranoïa. Personne n'a envie d'être une marionnette. Il est temps de reprendre le pouvoir. Certains lanceurs d'alerte sont catégoriques: il faut quitter les réseaux sociaux qui sont trop vicieux, et utiliser des moteurs de recherche alternatifs, comme Qwant.

D'autres sont plus nuancés, et proposent de changer ses réflexes, pour déjà diminuer la manipulation. Ne jamais regarder une vidéo proposée par Youtube après celle qu'on a regardée, toujours choisir soi-même. Ne jamais rejoindre des groupes proposés par Facebook. Couper son micro, cacher sa caméra quand on ne les utilise pas. Arrêter d'acheter en ligne. Limiter son temps d'écran. Suivre aussi des gens qui pensent l'inverse de nous pour rester confronté à d'autres points de vue. Supprimer toutes les applications inutiles.

Et surtout, ils s'accordent tous à dire qu'il faut supprimer toutes les notifications sur notre GSM, ces alertes qui viennent sans arrêt nous interrompre dans notre activité en déclenchant un shoot de dopamine dans notre cerveau, et maintiennent l'addiction, et donc la possibilité de manipulation 24h/24. Qu'en pensez-vous ? Prêt à couper quelques fils ?

POUR LES PROFS

Construire des empires sur notre dopamine

La chaîne Youtube *Datagueule* propose de courts documentaires basés sur les chiffres réels, souvent percutants, justes et éclairants. Un de leurs épisodes intitulé *Réseaux sociaux: flux à lier* (2020) semble être une bonne introduction pour les élèves à la question de l'utilisation de leurs données personnelles: https://www.youtube.com/watch?v=G1_ryVCLWoc

Deux autres excellents documentaires mais nettement plus longs:

Derrière nos écrans de fumées, et *L'affaire Cambridge Analytica*, à retrouver en détails dans la dernière partie du dossier, "Pistes pour prolonger la réflexion"

On y apprend comment rien n'est laissé au hasard dans la conception des applications, pour nous rendre accros et ensuite profiter de cette addiction pour rentrer dans notre esprit et l'influencer...

Il serait intéressant d'évaluer la connaissance des élèves sur le sujet avant de s'y plonger:

à votre avis, dans vos activités en ligne, quelles données peuvent être récupérés et utilisés ? Par qui ? Dans quel but ? Est-ce que ça vous dérange ? Pourquoi ? Est-ce dangereux pour vous ? Pour la société ?

Ensuite, on reprend les mêmes questions après ces douze minutes de vidéo sur le sujet. On peut encore pousser plus loin la réflexion :

- *"Tant que le temps de cerveau disponible sera l'or de notre époque, il sera miné de fonctionnalités addictives et de designs persuasifs.*

Et chaque minute de ce temps volé constituera du temps en moins pour penser, créer, réinventer, ou redresser la nuque pour se révolter".

Comment comprenez-vous cette idée ?

- Pouvez-vous résumer l'alternative aux géants du web proposée par Angie Gaudion ? Quelle est la solution qu'elle propose ?

En quoi celle-ci change-t-elle la vision de la société ?

Laboratoire d'observation de soi

Qu'est-ce qui rend un individu particulièrement manipulable ? Certainement le fait qu'il ne sache pas très bien lui-même ce qu'il pense, qu'il ne se connaisse pas vraiment, qu'il réagisse émotionnellement sans prendre de recul. Alors, si on veut résister à la manipulation, il est temps d'apprendre à se regarder en face...

Dans un premier temps, les élèves sont invités à créer collectivement un questionnaire préalable à l'observation, qu'on reprendra ensuite pour évaluer le décalage entre ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes et ce qu'ils ont observé. L'idée de l'observation de soi est de noter dans un carnet personnel un maximum d'éléments durant une semaine, le plus honnêtement possible, le plus souvent possible. Voici des pistes pour créer ce questionnaire, et en même temps les critères d'observation.

- la quantité de ma consommation d'écran : Combien de temps je passe par jour devant un écran ? À quels moments ? Le jour ? La nuit ? En même temps que d'autres activités ? Un écran personnel ou familial ? Dans quelles situations je chipote sur mon téléphone pour ne pas me sentir mal à l'aise ?

- le contenu de ma consommation d'écran : Qu'est-ce que je fais sur l'écran ? Une activité passive (regarder) ou active (poster, cliquer, chercher...) ? Quelles sont les applis ou plate-formes sur lesquelles je passe le plus de temps ? Quels sont les sujets qui retiennent mon attention ? Quelle activité en ligne me prend le plus de temps (jouer, commenter, chatter par messages, regarder des photos, regarder des vidéos...) ?

- mon ressenti en lien avec mon activité sur l'écran: Qu'est-ce qui me procure le plus de plaisir ? Quel genre de contenu me fait peur ? Quel genre de contenu me révolte ? Qu'est-ce qui me fait me sentir intégré, accepté ? Qu'est-ce qui me donne confiance en moi ?

Un débriefing est nécessaire, par petits groupes si c'est possible en fonction de la dynamique de classe, car les questions peuvent être sensibles pour certains, et le but n'est pas non plus d'exposer son intimité... mais bien de prendre conscience de son propre fonctionnement.

POUR LES PROFS

Quelques phrases à méditer...

Pour ceux qui n'auront pas le temps de regarder entièrement le documentaire *Derrière nos écrans de fumée*, voici quelques phrases qui en sont extraites et qui peuvent faire l'objet de réflexion collective, de dissertation, de débat :

"Si tu ne paies pas pour le produit, c'est que tu es le produit"

"Plus précisément, un changement graduel, léger, imperceptible dans ta propre perception du monde et de ton comportement, c'est ça le produit"

"Ce qu'ils vendent, c'est de la certitude. Pour être certain, il faut des bonnes prévisions sur comment va réagir un individu. Et pour faire des bonnes prévisions, il faut beaucoup, beaucoup de données"

"On a de moins en moins de contrôle sur qui nous sommes, et sur ce que nous croyons"

"Il faut qu'il existe un nombre suffisant de personnes qui soient libres de la manipulation de ces outils, c'est grâce à ça qu'on pourra avoir un débat de société qui ne sera pas biaisé par tous ces réseaux. Si seulement quelques personnes suppriment leur compte, c'est déjà ça, au moins, ça laisse le débat s'installer dans la société"

" Pendant des milliers d'années, les modèles économiques dominants se sont concentrés sur l'extraction de ressources naturelles et la transformation de ces matières premières en marchandises. Le coton était filé pour être transformé en tissu.

Le minerai de fer était fondu pour être transformé en acier. Les forêts étaient abattues pour être transformées en bois.

Mais, avec l'avènement d'Internet, il est devenu possible d'extraire des marchandises de nos vies mêmes – notre comportement, notre attention, notre identité. Les individus ont été transformés en données.

Nous sommes devenus la matière première de ce nouveau complexe data-industriel ".

Extrait de l'auto-biographie de Christopher Wylie , Mindfuck

(Ce Canadien, ancien consultant pour Cambridge Analytica, est devenu un lanceur d'alerte en dénonçant leurs pratiques, qui ont notamment permis à Donald Trump de gagner les élections, et au Brexit de l'emporter)

Acceptation de l'absurde ou désobéissance civile ?

Tout au long de la pièce, une chose nous a frappé: malgré l'absurdité de la règle, à aucun moment Nicolas ne l'a remise en question. Il ne s'est pas défendu en disant: "*J'ai oublié ma carte de fidélité dans mon autre pantalon, oui, mais de toute façon c'est ridicule, il n'y a pas de raison de me condamner pour ça!*". Étonnant, non ? Comme s'il avait totalement intégré qu'il était en faute, et qu'il méritait d'être puni.

Ça vient poser une autre question tout aussi fondamentale dans notre société actuelle: jusqu'où doit-on se plier à des règles absurdes ou injustes ? On ouvre ici le grand débat de la désobéissance civile. Pourquoi civile ? Parce qu'elle est non militaire, et par là on entend: non violente.

Pas question donc de poser une bombe devant le Parlement, ou de saboter la voiture du Premier Ministre quand on n'est pas d'accord avec ses actions. Mais alors, qu'est-ce qu'on peut faire ?

Légalité versus légitimité

Entendons-nous bien : si on parle de désobéissance, c'est bien qu'il s'agit de choses qu'on ne peut pas faire. Par exemple, un gérant de supermarché qui décide de mettre à disposition la nourriture invendue au lieu de la détruire comme il en a reçu l'ordre de sa hiérarchie. Un contrôleur de train qui ne jette pas dehors un sans-papier voyageant sans ticket. Une famille qui aide des migrants à traverser la frontière. Un policier qui refuse d'intervenir contre des manifestants écologistes en colère. Un Allemand qui cache des Juifs sous le régime nazi.

Dans ces exemples individuels, on voit qu'il s'agit de suivre sa conscience plutôt que d'obéir aveuglément à une loi ou un ordre qu'on estime injuste ou immoral.

Le refus de collaborer à l'inhumanité

Elle vient d'où, cette idée ? Certainement du cœur humain, depuis la nuit des temps.

Mais elle a été énoncée clairement par un américain du nom de Henry David Thoreau¹, en 1849. Il vivait dans un état qui soutenait l'esclavagisme, et trouvant cette pratique inhumaine, il a décidé publiquement de ne plus payer ses impôts, pour ne pas participer à son financement. Il affirmait: "*Si la machine gouvernementale veut faire de vous l'instrument de l'injustice envers votre prochain, enfoncez la loi*". Bien sûr, cela lui valut des ennuis et un passage par la case prison, qu'il accepta sans rechigner, et sans non plus que ça entame sa motivation.

Par la suite, Gandhi et Martin Luther King vont être très impressionnés par ses écrits et s'en inspirer pour leurs actions de désobéissance civile, mais collectives cette fois. Rappelons quand même que Gandhi a obtenu l'indépendance de l'Inde grâce à ces méthodes non violentes, et Martin Luther King, la reconnaissance des droits des Afro-américains...

Les « grands » n'ont que le pouvoir que les « petits » leur donnent

Revenons à Zaï Zaï: au départ, il s'agit de se plier à la règle d'un supermarché, puis ça dégénère en affaire d'état. Ce n'est pas anodin. Une grande partie du pouvoir aujourd'hui est aussi entre les mains des grosses multinationales de la société de consommation. D'où l'intérêt d'ailleurs d'une carte de fidélité: on sait exactement ce que vous achetez et à quelle fréquence. Précieuses données pour avoir du pouvoir, n'est-ce pas... Or, ces grosses multinationales sont loin d'avoir les mains propres, que ce soit dans la composition de leurs produits comme dans les conditions sociales et environnementales de production de ce qu'ils vendent. Dès lors, la question se pose: êtes-vous d'accord avec ces pratiques ? Voulez-vous collaborer à l'exploitation humaine et environnementale qu'elles impliquent ? Cautionnez-vous les moyens démesurés mis dans la publicité (et non dans la rétribution juste des travailleurs par exemple) pour encourager toujours plus de consommation ?

Et si non, comment résister de manière non violente et efficace ? Quel est votre pouvoir ?

¹ Cet homme absolument passionnant mériterait un dossier à lui tout seul, nous ne pouvons que vous encourager à vous y intéresser... La biographie écrite par Léon Bazalgette est particulièrement chouette à lire, et plus abordable que les écrits de Thoreau lui-même : Henry Thoreau, sauvage. (republié aux Editions Jacques Flament)

POUR LES PROFS

Des vidéos pour creuser le sujet

On a deux vidéos courtes et éclairantes qui permettent de comprendre avec plus de finesse le concept de désobéissance civile, à choisir peut-être selon votre sensibilité:

- *Datagueule #73 : Désobéissances civiles ?* (7'46)

une interview de Manuel Cervera-Marzal, sociologue et philosophe qui travaille sur les mouvements de contestation civile. <https://www.youtube.com/watch?v=QTZJ3t-XA8c>

- *La désobéissance civile ou l'art de ne pas obéir à l'injustice* (10'27),

Ce documentaire revient sur l'historique du concept avec différents exemples et citations. <https://www.youtube.com/watch?v=AYyG3rZ9KgU>

« Il faut garder en soi la possibilité de désobéir »

Frédéric Gros, professeur de sciences politiques à Paris, nous donne en trois minutes un condensé de sa pensée sur la nécessité de rester vigilant face à ce à quoi on nous demande d'obéir. https://www.youtube.com/watch?v=GFIF74vA_ec

Si sa pensée est abstraite, on peut s'en imprégner pour envisager des questions concrètes:

Frédéric Gros parle de désobéir à des "*ordres tout à fait ignobles, tout à fait inhumains*". À quoi pensez-vous, concrètement ? Dans le passé ? Dans le présent ? Dans un potentiel futur ?

"*Garder en soi la possibilité de désobéir*", c'est bien, mais cela reste une protestation muette, et sans doute, lâche. Passer à l'acte, avouons-le, c'est tout de même plus courageux, lorsqu'on parle de refuser des ordres inhumains et injustes...

Citez un maximum de manières non violentes d'agir concrètement qui vous semblent possibles, envisageables, justes, aujourd'hui, face aux situations évoquées à la question précédente.

Distinguez différents domaines d'actions, à différents niveaux, depuis la vie quotidienne jusqu'à un engagement plus fort.

Comment sont traités, aujourd'hui, ceux qui osent désobéir à ces ordres qu'ils jugent inhumains? À votre avis, pourquoi ?

Cerise sur le gâteau : un jeu avec son dossier pédagogique !

Parce que ce sujet est brûlant et que vous aurez peut-être envie de l'aborder en long et en large, voici le super jeu *Dezobeyi*, créé par l'ONG *Quinoa* en 2018, pour explorer les luttes et les victoires historiques de ces « petits » qui ont désobéi, et ainsi changé leur société.

On part du vécu de chaque participant, on laisse place à des mises en situations et des débats. C'est top et c'est téléchargeable, et vous pouvez même avoir une animation en classe gratuite! <http://www.quinoa.be/je-minforme-3/outils-pedagogiques/desobeir-un-acte-citoyen/>

Ce jeu est accompagné de son dossier pédagogique intitulé *Désobéir?! Un acte citoyen*. Treize pages qui envisagent la désobéissance civile comme acte de changement social et creusent la perspective de la non-violence, de quoi nourrir votre inspiration... <http://www.quinoa.be/wp-content/uploads/2018/10/D%C3%A9sob%C3%A9ir-dossier-p%C3%A9dagogique.pdf>

Stigmatisation et préjugés

Le père, à table: "Et comme par hasard, c'est un auteur de BD... Je te les foutrais tous dans un charter moi, et hop, direction Bruxelles !"

La fille: "Non mais attends, comment tu peux dire un truc pareil ?? C'est ignoble ! Pour toi, tous les auteurs de BD n'ont pas leur carte de magasin, c'est ça? Bonjour le cliché dégueulasse..."

D'accord, on ne va pas vous refaire pour la millième fois le coup de la discussion sur le racisme. On a tous bien compris que Fabcaro, en parlant de la catégorie "auteur de BD", pourrait tout aussi bien parler des étrangers, des Noirs, des Arabes et ainsi de suite. Ce qu'on vous propose, c'est une petite réflexion plus large sur la question de la stigmatisation, car de cela, chacun peut en être victime, d'une manière ou d'une autre. On tombe tous dans la catégorie des "autres" de quelqu'un, qu'on soit plus bourge, plus gros, d'un autre quartier, plus doué en classe, plus efféminé, plus rebelle, plus...

On est tous victime des préjugés des autres, avec plus ou moins de violence certes, mais personne n'est épargné. Alors, que faire ? Serait-ce la fatalité ? La nature de l'être humain ?

Ce qui est une fatalité, c'est l'existence de différences multiples entre les individus. Ça, on ne le changera pas, et c'est tant mieux. Et ce qui est dans la nature humaine, c'est de comparer, soi-même, les gens avec qui on voit des points de ressemblance, les gens qu'on perçoit comme différents.

Et ce sur quoi on peut réfléchir, travailler et évoluer, c'est le résultat de ces comparaisons, et les éventuels jugements de valeur qui en ressortent. Alors au boulot !

Co-construire une pensée complexe

En guise de conclusion, il nous tenait à cœur de vous parler d'une inquiétude qui traverse la pièce, et qui nous traverse aussi: celle de la pensée manichéenne, polarisée qui se développe de plus en plus avec les réseaux sociaux. On l'a compris, les algorithmes d'internet nous mettent devant les yeux des informations avec lesquelles nous sommes déjà d'accord, et ne nous donnent pas à voir les opinions divergentes. Le résultat est déjà visible dans les sondages et les statistiques: les opinions se radicalisent d'un côté comme de l'autre. Chacun est de plus en plus convaincu d'avoir raison, et que les gens de l'autre camp sont des cons / des moutons / des naïfs / des agitateurs / des dangers publics / des manipulés... Le compromis est de plus en plus difficile.

Dès lors, comment rester en contact avec toute la palette des couleurs de la réalité, et pas seulement le noir et le blanc ? Comment dialoguer, accepter de ne pas être d'accord et pouvoir discuter quand même? Dans quels espaces peut-on se retrouver pour co-construire une pensée qui ne soit pas binaire, mais qui soit plurielle, complexe, riche ?

Comment réfléchir ensemble, plutôt que les uns contre les autres ?

Ces interrogations restent ouvertes, et notre intuition, c'est que les jeunes détiennent autant de réponses créatives que nous. Posons-leur donc la question, et commençons le dialogue juste ici: entre nos deux générations, et peut-être entre nos origines et sensibilités différentes...

Car c'est notre conviction: le théâtre peut être un de ces lieux d'ouverture et de co-construction d'une pensée plus complexe.

POUR LES PROFS

Et toi, c'est quoi tes stigmates ?

Un stigmaté, c'est quoi ? Non, on ne vous parle pas de Jésus Christ, quoique...

Ces stigmates, ce sont bien des marques durables et visibles de son passé de criminel crucifié. Quand on stigmatise, c'est qu'on voit des marques de quelque chose sur l'autre, qu'on associe à des caractéristiques intrinsèques. Et ça peut englober beaucoup de choses, dans tous les sens...

Pour s'en convaincre, organisez un brainstorming en demandant aux élèves de nommer un maximum de stigmates, ou d'étiquettes, qu'ils pourraient voir chez les autres, ou qui leur ont déjà été attribués.

1/ Dans un premier temps, on peut les regrouper par catégories, et voir si on en a oublié: origine culturelle, origine sociale, niveau économique de la famille, apparence physique, handicap, santé, résultats scolaires, goûts personnels (vêtements, musique...), identité des parents, religion, orientation sexuelle, identité de genre (transgenre), habitudes (fumer ou pas, boire de l'alcool ou pas...), accent, opinion politique, comportement, etc...

A ce stade, c'est intéressant de réfléchir avec eux à la question de la norme, ou de la normalité. Quel est le niveau scolaire "normal" qui ne sera ni stigmatisé pour être "intello" ni "gros nul" ? Quelle est la taille "normale" ? Quelle est l'origine sociale "normale" ? Est-ce la même dans chaque école ? Quels sont les goûts musicaux "normaux", et qu'y a-t-il de dérangeant à aimer autre chose ? Est-ce pertinent de juger un être humain complexe avec des courbes statistiques mathématiques ?

2/ Dans un deuxième temps, il semble utile de faire un travail sur les émotions liées à ces stigmates. On demande aux élèves de fermer les yeux et d'imaginer qu'ils font à pied une partie ou tout le trajet de l'école à la maison. On les laisse s'immerger, puis on leur dit qu'ils voient sur un mur leur prénom et leur nom de famille tagués, avec des mots qui blessent juste là où ça fait mal pour eux, que ce soit une injure ou simplement une étiquette, sur eux ou sur leurs parents (fils de...). D'autres la voient aussi et réagissent. Quand les élèves rouvrent les yeux, on les invite à écrire directement les émotions qu'ils ressentent, et s'ils le souhaitent, à les partager, en les aidant à préciser : la colère, la confusion, la honte, l'embarras, la frustration, l'irritation, l'anxiété, le choc, l'agressivité, la tristesse, la rage, l'anéantissement...

3/ Enfin, dans un troisième temps, on choisit collectivement trois ou quatre étiquettes ou stigmates qui feront l'objet d'un approfondissement, et qu'on écrit chacun sur une feuille A4. Un volontaire s'empare d'une feuille, devient le personnage qui porte cette étiquette, et se met au centre.

Les autres commencent par circuler sans parler autour de lui, en utilisant le non verbal. Puis ils s'immobilisent, et lui disent: ce qu'ils pensent de lui à première vue, ce qu'ils croient savoir sur lui, et ce qu'ils ressentent face à lui. Le professeur veille à ce que chacun s'exprime au moins une fois, et peut noter au tableau les éléments si nécessaire.

4/ Ensuite, la parole est au personnage stigmatisé: comment se sent-il en entendant ce qu'on pense de lui ? Qu'est-ce qu'il aurait tendance à penser ou à faire dans cette situation ? De quoi aurait-il besoin ? Qu'est-ce qu'il va finalement décider de dire ou de faire ?

À nouveau, on peut noter au tableau si ça aide à la compréhension.

Cette exercice permet, on le devine, d'augmenter l'empathie et la compréhension profonde des réactions de l'autre. Une discussion pourra alors venir clore l'activité: à quoi ça sert, l'empathie ? Qu'est-ce que ça change pour moi de développer de l'empathie ? Pour la classe ? Pour le monde ?

POUR LES PROFS

Une citation inspirante sur la pensée collective

Isabelle Stengers, philosophe belge passionnante, nous dit ceci, dans son livre *Au temps des catastrophes*, paru en 2013 :

"Nous avons désespérément besoin d'autres histoires, non de contes de fées où tout est possible aux cœurs purs, aux âmes courageuses, ou aux bonnes volontés réunies, mais des histoires racontant comment des situations peuvent être transformées lorsque ceux qui les subissent réussissent à les penser ensemble".

Comment comprenez-vous cette idée ? Quelle est la narration qu'on tente de nous imposer ? Quelles sont ses limites ? Qu'est-ce que ça changerait de lire, de regarder, d'écouter d'autres types d'histoires ? Et comment créer nous-mêmes ces nouvelles narrations ?

Des jeux pour apprendre à penser « avec », et pas « contre »

Voici une sélection de jeux qui donnent corps au concept de pensée co-construite:

- *Le jeu des COcréations*, édité par les Editions du Souffle d'Or, s'inspire des méthodes de créativité collective et de co-développement, avec pour principe: « Seul, on avance plus vite, ensemble, on avance plus loin ». <https://www.souffledor.fr/developpement-personnel/2587-le-jeu-des-cocreations.html>

- *Valeurs ajoutées*, créé par Souriez, Vous Managez est un jeu de cartes genre jeu des sept familles qui permet d'entrer dans la profondeur des valeurs qui animent nos actions, et de les mettre en débat dans un cadre coopératif et créatif. <https://souriezvousmanagez.com/jeu-valeurs-ajoutees/>

- *Potentia*, proposé par Terres du Mondes, Oxfam et Quinoa, permet de valoriser et de promouvoir les dynamiques collectives pour participer à la construction d'un regard optimiste sur le monde. Pour une transformation sociale qui implique tout le monde. <http://www.quinoa.be/formations-animations/formations/potentia/>

4 / PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Le Collectif Mensuel

Depuis sa création, le Collectif Mensuel s'est particulièrement investi dans un théâtre de sens, convaincu que la vocation de notre discipline est de traduire à la scène des thématiques propres à leur époque, de s'interroger sur la responsabilité citoyenne de la prise de parole publique, et plus précisément sur la fonction du théâtre de Service Public.

Dans chacun de ses spectacles, le collectif cherche à éveiller l'attention sur ce qui définit le monde, en utilisant la force de ce que l'on est, à savoir des hommes et des femmes de théâtre ancrés dans des réalités temporelles, sociales et géopolitiques. Ils sont intimement convaincus que le théâtre reste un moyen des plus efficaces, et des plus ludiques pour se saisir de thématiques complexes et les mettre à la portée d'un grand nombre de personnes.

Pour ce faire, le collectif a toujours été soucieux de créer des cadres de productions et de diffusion originaux permettant d'augmenter la longévité de leurs spectacles et par là même de toucher de nombreux spectateurs ainsi que de rencontrer de nouveaux publics. La finalité de leur travail n'existe que dans cette rencontre avec un (vaste) public.

Sandrine Bergot - Comédienne

Formée au conservatoire de Montpellier puis au conservatoire de Liège, elle est comédienne pour divers metteurs en scène (Jacques Delcuvellerie, Nathalie Mauger, Lorent Wanson...) mais décide rapidement d'inscrire son travail (d'interprète mais aussi d'écrivain et metteur en scène) au sein de collectifs (la *Mezza Luna*, *En Compagnie du sud*, *Welcome to Earth*). En 1999 elle fonde la compagnie *SALGHOS* avec laquelle elle crée "*La Balade de Betty Blues*" et "*Palace Club*" (nominé comme "*Meilleur Spectacle Jeune Compagnie*" aux Prix du Théâtre). En 2007 elle crée avec Renaud Riga et Baptiste Isaïa le *Collectif Mensuel* et écrit, met en scène et interprète avec eux les "*Mensuels*", "*L'homme qui valait 35 milliards*", "*2043*" et "*Blockbuster*". En parallèle elle chante et prête sa voix dans divers projets musicaux.

Baptiste Isaïa - Comédien

Fondateur de *Pied'alu Théâtre*. Il a travaillé comme acteur sous la direction de nombreux créateurs de notre Communauté tels que Jacques Delcuvellerie ("*Andromaque*"), Pierre Laroche ("*Le Mariage Forcé*"), Lorent Wanson ("*Faut pas payer*"), Philippe Van Kessel ("*Noce*"), Denis Mpunga ("*Ma Famille*") et bien d'autres. Il est par ailleurs metteur en scène, tant dans le théâtre tous publics que dans le théâtre jeune public.

Ses créations avec la *Compagnie 3637* ("*Zazie et Max*", "*Cortex*" et "*Des Illusions*") ont toutes été multi-primées aux Rencontres du Théâtre Jeune Public à Huy. Depuis 2002 il enseigne à l'École Supérieure d'Acteur du Conservatoire de Liège (*ESTAC*). En 2007 il crée avec Renaud Riga et Sandrine Bergot le *Collectif Mensuel* et écrit, met en scène et interprète avec eux les "*Mensuels*", "*L'homme qui valait 35 milliards*", "*2043*" et "*Blockbuster*".

Renaud Riga - Comédien

Dès sa sortie du conservatoire de Liège en 1998, il travaille comme comédien pour de nombreux metteurs en scène aux univers très divers (Lorent Wanson, Jacques Delcuvellerie, Alain Wathieu, Jean-Michel Frère, Baptiste Isaïa...). Parallèlement, il s'investit dans la compagnie *Mezza Luna*, où il prendra en charge, entre autres, la gestion du théâtre que la compagnie anime. Il fonde en octobre 1999, *la Cie Pi 3,14*. Il travaille pendant 7 ans à la RTBF dans l'émission les Niouzz, où il interprète, co-scénarise et co-réalise la capsule "environnement". Il joue également dans le théâtre jeune public (*Théâtre Musical Possible*, *Atelier de la Colline*, *Cie Pied'Alu*) et dans le théâtre forain avec *la Cie des 4 saisons*. En 2007 il crée avec Sandrine Bergot et Baptiste Isaïa le *Collectif Mensuel* et écrit, met en scène et interprète avec eux les "*Mensuels*", "*L'homme qui valait 35 milliards*", "*2043*" et "*Blockbuster*".

Nicolas Ancion - Auteur associé

Récompensé en 1989 et 1991 par le *Prix International Jeunes Auteurs*, il publie en 1995 son premier roman, "*Ciel bleu trop bleu*". De nombreux autres romans suivront, pour les adultes comme pour la jeunesse, dont "*Quatrième étage*", (Prix des Lycéens en 2001) ou "*Nous sommes tous des playmobiles*".

Il est également critique de bandes dessinées et auteur de littérature jeunesse. En septembre 2009, il publie "*L'homme qui valait 35 milliards*" et reçoit le *Prix Rossel des Jeunes*. Il est sans un doute un écrivain des plus prolifiques et des plus représentatifs de la littérature belge francophone; Le succès "*Blockbuster*" est très librement adapté de son roman "*Invisibles et remuants*" (Ed. Maelström, 2015).

Quentin Halloy - Musicien

Issu du Jazz Studio d'Anvers, il est multi-instrumentiste, joue et collabore avec de nombreuses formations, projets et compagnies. Présent dès le début de la "compagnie du mensuel" il a pris en charge la création musicale des "*Hebdos du lundi*", des différents "Mensuels" et ensuite, en collaboration avec Philippe Lecrenier, de "*L'homme qui valait 35 milliard*", "*2043*" et "*Blockbuster*".

En parallèle il est également le musicien de la Compagnie Dessources, pour laquelle il crée et défend la musique des spectacles de danse "*Double*" et plus récemment "*Trance*". Il collabore également avec de nombreux artistes et formations tels que Fabrice Murgia, Didier Laloy, Marka, Chouval Brass, la jeunesse de Mickey - *Naissance d'une joyeuse canaille, la Boîte à Musique, Yew, Gainsbourg ressuscité, les Chèvres à Pull, la Fée Éric, le Grand Retour d'Ulysse, MacRhal, Mademoiselle Chic, Monday Morning*...

Par ailleurs, il est compositeur et arrangeur de différentes musiques de films d'animation et bande son d'autres spectacles : "*Robin Crusoé*", "*Le manoir Magique*" et "*Fly me to the Moon*" de Ben Stassen, l'*arbre Nomade* de la "*Compagnie des Quatres Saisons*"... Il est également l'arrangeur et le réalisateur artistique de la chanteuse Dynab (artiste RFI).

Philippe Lecrenier - Musicien

Membre fondateur de plusieurs formations rock depuis 2001 (Soulwasters, Yew, Lieutenant), il évolue en tant que bassiste et pianiste sur les scènes de Belgique et d'Europe (Dour, Ardentes, BSF, Francofolies, Angleterre, France, Suisse...). Il a sorti plusieurs albums Live et studio, parmi lesquels des collaborations avec Arno et Thomas Belhom (Tindersticks, Calexico...) et créé plusieurs spectacles musicaux, pour les Jeunesses Musicales, notamment. En 2011, il intègre le Collectif Mensuel pour prendre en charge, en collaboration avec Quentin Halloy, la création des musiques de "*L'Homme qui valait 35 milliards*", "*2043*" et "*Blockbuster*". Parallèlement, il collabore avec la Compagnie 3637 pour laquelle il compose et interprète la musique de spectacles.

En marge de son activité musicale, il a été diplômé en presse écrite et audiovisuelle à l'Université de Liège. Il collabore depuis comme journaliste scientifique auprès du site Reflexions et est également l'auteur du roman "40000 kilomètres plus loin" et de la nouvelle "La Chute", publiés chez Bebooks, et du "Coeur de l'Arène", roman accompagnant la sortie de l'album éponyme du groupe Lieutenant.

Claudine Maus - Scénographe

Diplômée de l'INSAS (section mise en scène) depuis 1985, elle est scénographe, costumière, accessoiriste et/ou régisseur de plateau de nombreux spectacles (tant à la création que dans leur tournée) avec différentes compagnies: le Théâtre du Ciel noir puis Océan Nord, la Chapelle Royale, le Groupe Evora, la Mezza Luna, la compagnie Arsenic... Par ailleurs, elle conçoit et réalise des scénographies d'expositions temporaires ou de musées permanents ("*J'avais Vingt Ans en 45*" au Cinquantenaire, "*C'est notre Terre*" à Tour et Taxis ou "*Chiienne de Guerre*" au Musée Royal de l'Armée à Bruxelles)

Manu Deck - Directeur technique & créateur lumières

Il travaille depuis près de 20 ans au Théâtre de Liège (anciennement Théâtre de la Place) en tant que régisseur lumière puis régisseur général. Il a signé les créations lumières de nombreux spectacles avec, entre autres, Isabelle Gyselinx, Isabelle Pousseur, Frédéric Héron, Patrick Bebi, Jeanne Dandoy, Pi 3.14.

Johann Spitz - Régie son

Diplômé de l'IAD en 2010, il commence directement à travailler pour le Label liégeois Homerecords. En 2017, il rejoint le Collectif Mensuel. En parallèle il continue le studio et les concerts (Sebastien Hogge, Chicco Y Mendez, Walk on the Moon, Typh Barrow,...) et reprend la gestion du Studio 5.

Adrien De Rudder - Attaché de production & diffusion

Diplômé en Philosophie et en Arts du Spectacle Vivant à l'ULB. Bruxellois d'origine, Liégeois d'adoption, il entreprend en 2010 la Formation à la production théâtrale par compagnonnage à Théâtre & Publics – centre de recherches, de pratiques et de formations théâtrales situé à Liège.

C'est là qu'il co-fonde la Cie M.A.P.S., dont il assure aujourd'hui l'administration déléguée. Il intègre le Collectif Mensuel à l'été 2013 pour prendre en charge les activités du bureau.

En 2016, il intègre également le Conseil d'Administration du Comptoir des Ressources Créatives - Liège, lieu qui abrite, entre autres, les bureaux du Collectif Mensuel.

5 / DRAMATURGIE

Nous en parlons avec Renaud Riga, du *Collectif Mensuel*

La question que tout le monde se pose : comment adapter une BD en spectacle théâtral ?

Nous, on a fait le choix de la forme d'un roman-photo. On a fait un tournage avec 600 photos. Une photo va tenir entre 3 et 6 secondes, pour le rythme. Mais on ne voulait pas faire de vidéo par contre. Uniquement des photos mises en scène, figées, ce qui donne un côté un petit peu désuet, qu'on aime bien, et un peu faux. On a cherché pour trouver le code de jeu: le naturalisme ne fonctionne pas, le surjeu est grossier... Donc on est sur un léger surjeu, c'est assez subtil, mais on fait le pari que ça marche. Et entre-temps, comme on a écouté et lu pas mal d'interviews de Fabcaro, on s'est rendu compte que lui, quand il a écrit *Zaï Zaï*, il avait hésité à faire un roman-photo. Mais il a renoncé quand il s'est rendu compte de ce qu'impliquait un tournage photo à l'extérieur: Fabcaro est très casanier, et il a préféré rester chez lui à dessiner tranquillement !

Comment s'est passé votre tournage ?

C'était une très chouette ambiance, très sérieuse. On avait 116 figurants ! Et ils étaient très curieux, et très patients. J'avais tout le temps peur que les gens s'emmerdent à attendre, mais eux ils étaient bien: "Nooon, il n'y a pas de problème, on regarde ce que vous faites". C'était une très belle ambiance.

Est-ce que les photos sont retouchées ?

Oui, le photographe a appliqué des filtres pour lisser un peu le fond. Elles sont très fort contrastées, on essaie de mettre en avant les personnages. On essaie de s'approcher d'une certaine façon d'une ligne claire, comme le dessin de Fabcaro.

Donc sur scène, pendant tout le spectacle, il y a ces photos qui défilent, et vous, vous êtes en soutien sonore ?

Oui, c'est ça. On est cinq sur scène, et deux en technique. On projette les photos sur un écran, et on fait en live toute la bande-son sur scène : bruitages, ambiance musicale, musique additionnelle, et toutes les voix. C'est un peu challenge, parce qu'il y a beaucoup de voix! Et pour que ça marche, il faut être à la seconde près: parfois la voix doit être une demi-seconde avant l'image, parfois juste après, et on n'a pas de repère temporel, donc on doit gérer le rythme au pied, et ça demande beaucoup de boulot, et de concentration. Donc a priori, même si on est face au public, on n'attire pas le regard sur nous, mais on sait bien que le spectateur va faire quand même des allers-retours entre l'écran et les comédiens et musiciens.

Qu'est-ce qui est particulier quand on crée une bande-son live de roman-photo ?

Comme ce sont des photos, les bruits d'ambiance doivent être beaucoup plus présents et faire vivre l'image. Alors que quand tu as une image animée, comme on avait dans *Blockbuster*, tu peux te permettre de faire juste le bruitage. Ici, il faut habiller un peu plus, avec une ambiance sonore vivante. Parfois on utilisera une loop pour répéter un bruit. Par exemple, pour la forêt, on fait une fois le bruit du vent dans les arbres et les chants d'oiseaux, on enregistre avec une petite machine sur le plateau, puis on le passe en boucle pendant toute la scène, ce qui nous évite de devoir le faire en continu.

Quelle a été la grande difficulté du projet ?

C'est de réussir à connecter l'image et le son, que ce soit le même objet. Et la photo amène un vrai plus. Parce que c'était aussi le risque: qu'après tout ce déploiement de moyens, de temps et d'énergie pour le tournage, on se rende compte que ça marchait mieux sans la photo. Or là, on a l'impression que ça amène vraiment quelque chose par rapport à l'oralité simple.

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Essais et articles

- **Les enfants du vide. De l'impasse individualiste au réveil citoyen**, par Raphaël Glucksmann (Allary Editions, 2018). Sans tomber dans l'aigreur ou le cynisme, l'auteur nous dresse un constat cinglant de la société de la solitude, et nous invite à retisser des liens et réinventer du commun.
- **Mindfuck**, de Christopher Wylie (2020, Editions Grasset). Ce récit autobiographique du lanceur d'alerte de Cambridge Analytica nous apprend comment la récolte de données personnelles de milliers de personnes et les opérations de manipulation mentale ciblées menées à grande échelle sur Facebook ont permis à Donald Trump de gagner les élections et au Brexit de l'emporter. Édifiant, et nécessaire, pour veiller à nos démocraties.
- **Grandir connectés. Les adolescents et la recherche d'information**, par Anne Cordier. (C&F éditions, 2015). Il s'agit d'une enquête de terrain dans les écoles, laissant la parole aux adolescents sur leur ressenti et leurs pratiques des nouvelles technologies d'information et de communication.
- **L'invention des sans-papiers. Récit d'une dramaturgie politique**, par Thierry Blin, dans Cahiers internationaux de sociologie 2008/2 (n° 125), pages 241 à 261. Un article qui analyse la communication qui a été faite autour d'une grève de la faim menée en France par des sans-papiers.
- **Mythologie du sans-papier**, du sociologue Smaïn Laacher (Editions du Cavalier Bleu, 2009). Étranger indésirable, le sans-papier participe pourtant à nos enjeux politiques, sociaux, économiques et symboliques fondamentaux. Comment l'état et le sans-papier s'accommodent-ils du légal et de l'illégal? Qu'est-ce que vivre une vie ordinaire non officielle?

- **Les nouveaux désobéissants: citoyens ou hors-la-loi ?** de Manuel Cervera-Marzal (Editions Le Bord de l'Eau, 2016) Des questions brûlantes: la citoyenneté est-elle compatible avec la désobéissance, et si oui, à quelles conditions, jusqu'où, et dans quel but ? Et si la désobéissance donnait un souffle nouveau à la démocratie ?
- **Henri Thoreau, sauvage**, de Léon Bazalgette (première publication en 1924, republié récemment aux Editions Jacques Flament). Voici une biographie savoureuse de Thoreau, fameux naturaliste, philosophe et poète américain à l'origine des concepts de désobéissance civile et de simplicité volontaire.

Romans

- **Paroles sans papiers**, bande dessinée collective (Éditions Delcourt, 2007). Pourquoi quitte-t-on son pays pour un autre ? Comment se retrouve-t-on dans l'illégalité ? Qui sont ceux que l'on appelle aujourd'hui les sans-papiers ? Quelles sont les réalités de leurs vies ? Neuf témoignages, neuf récits forts pour tenter de comprendre une réalité qui nous concerne tous. Par neuf auteurs, Mattotti, Sfar, Gipi, Jouvray, Pedrosa, Kokor, Bruno, F. Peeters et Alfred.
- **Votre voisin n'a pas de papiers: Paroles d'étrangers**, livre de témoignages publié par La Cimade (Comité inter mouvements auprès des évacués) et La Fabrique Éditions, 2006. Ils sont nos voisins, vivent et travaillent à nos côtés sans que nous soupçonnions les difficultés qu'ils rencontrent dans leur vie quotidienne pour faire valoir leurs droits. Ce livre leur donne la parole.
- La célèbre série de BD dystopiques de Jean Van Hamme et Griffo, **SOS Bonheur** date déjà un peu (1984), mais ça fait partie de son intérêt : voir comment le système prend une direction de contrôle qui, il y a encore quelques années, n'était que de la fiction... Et deux nouveaux albums scénarisés par Desberg sont venus compléter la collection en 2017 et 2019. (Éditions Dupuis, collection Aire Libre).

Jeux

- **Médiasphère** est un jeu de plateau autour de l'éducation aux médias développé par le Réseau Canopé (un réseau officiel lié au système éducatif français) en partenariat avec des profs. Il porte sur trois thèmes: ma vie numérique (et la question des données), citoyen numérique (sur la loi par rapport à internet) et les problèmes de l'hyperconnexion. Disponible sur le site du Réseau Canopé pour 60€. <https://www.reseau-canope.fr/notice/mediaspheres.html>
- **La Tube Box**, proposée à l'achat par l'Association Fréquence Écoles, propose deux jeux qui permettent de comprendre le fonctionnement de Youtube. Dans l'un, les joueurs deviennent l'algorithme de suggestion de nouvelles vidéos, et dans l'autre, ils incarnent des YouTubeurs et essaient de transformer leurs vues en argent. Ça a vraiment l'air pas mal. Les prix ne sont pas affichés. <http://www.frequence-ecoles.org/tube-box>
- **Enigmes absurdes**, le jeu où le surréalisme dépasse la réalité, un petit jeu de cartes bien belge qui permet d'approprier le concept d'absurdité, avec humour et second degré, pour des moments plus détendus en classe. On le trouve en seconde main ou ici: <https://www.casedepart.be/catalogue/petits-jeux/enigmes-absurdes/>
- **Le jeu de la ficelle**, créé par l'ONG Quinoa, permet de se représenter les liens, implications et impacts de nos choix de consommation. A partir de la thématique de l'alimentation, le jeu révèle des liens indissociables entre les sphères économique, sociale, environnementale et politique de notre société. Il souligne également l'interdépendance entre les différentes populations de la planète face au phénomène de la globalisation et du tout-au-marché. Il se découvre en ligne gratuitement ici : <http://www.jeudela ficelle.net/>
- **Dopamine**, la websérie d'ARTE.tv, explore en huit épisodes (6 à 8' chacun) cette nouvelle économie du temps de cerveau disponible, spécialement à destination des ados. Les épisodes abordent Tinder, Facebook, Candycrush, Instagram, Snapchat, Uber, YouTube et Twitter. En tant que co-producteur de la websérie Dopamine, le Réseau Canopé propose un dossier pédagogique de 55 pages qui l'accompagne. Ce dossier est composé d'une première moitié théorique très fournie, et d'une seconde partie d'activités pédagogiques intéressantes. Le tout gratuit en téléchargement : https://www.reseau-canope.fr/fileadmin/user_upload/Projets/Dopamine/dossierpedagogique.pdf
- **Fréquence Ecoles** est une association française existant depuis 30 ans qui se donne pour but de développer les compétences numériques et médiatiques de tous les publics. Ils proposent tout un tas de chouettes ressources pédagogiques, comme un atelier Stagram-toi, qui permet de démystifier les photos parfaites sur Instagram, ou La Valise Data, toute une mallette pédagogique qui aborde la question des données. La plupart des ressources sont gratuites. <http://www.frequence-ecoles.org/>
- Pour être au plus proche de l'actualité sur les sans-papiers et les migrants, principalement centré sur les mineurs, le site du **Réseau Education Sans Frontières** donne les nouvelles au jour le jour, et propose des manières d'agir, individuellement ou collectivement. Ils offrent aussi une boîte à outils avec des textes, des dessins, des actions des collectifs locaux... <https://reseau-resf.fr/?lang=fr>
- **Sanspapiers.be** est le site de la coordination belge de soutien à la cause des sans-papiers. Sous l'onglet Histoire, on trouve des détails sur les vingt dernières années, et plusieurs vidéos réalisées par ce collectif militant.

Sites internet

- Le site du **CLEMI** (Centre pour l'éducation aux médias et à l'information) est de manière générale une mine d'or. On y trouve notamment des ateliers Déclic'Critique, dont toutes les ressources sont téléchargeables sur leur chaîne Youtube. <https://www.clemi.fr/fr/ressources/nos-ressources-videos/ateliers-declic-critique.html>
- **Et tout le monde s'en fout, #61: L'obéissance:** avec un mélange d'humour et de références solides et sérieuses. La tendance à obéir viendrait de l'enfance. Mais obéir est-il un signe de réussite éducative ou de conditionnement de l'enfant? L'exigence d'obéissance n'est-elle pas un frein au développement de l'esprit critique et à l'autonomie? <https://www.youtube.com/watch?v=nNXecYIUR2Y&feature=youtu.be>

THÉÂTRE DE POCHE

Chemin du Gymnase 1a - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n°244

Arrêt Legrand : tram 7 et 94 et station Villo n°71

reservation@poche.be - 00.32.2.649.17.27

info@poche.be - 00.32.2.647.27.26

poche.be

IBAN: BE97 5230 8020 6749

Contact diffusion
Anouchka Vilain
production@poche.be

Contact presse
Wyzman Rajaona
communication@poche.be

Contact pédagogique
Antoine Ureel
prof@poche.be

Ecriture : Elodie Mopty
© Photo : Véronique Vercheval

D'après la bande dessinée « ZAÏ ZAÏ ZAÏ ZAÏ » de Fabcaro

Adaptation Le Collectif Mensuel /Nicolas Ancion | Mise en scène Collectif Mensuel

Avec Sandrine Bergot, Philippe Lecrenier, Baptiste Isaïa, Quentin Halloy & Renaud Riga | Scénographie Claudine Maus

Création lumières et Régie Générale Manu Deck | Création sonore Johan Spitz | Création vidéo Juliette Achard

Photographies François-Xavier Cardon | Régie lumière et vidéo Nico Gilson

Une création du Collectif Mensuel en coproduction avec le Théâtre de Poche, le Théâtre de Liège et DCJ création.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, du Tax Shelter du gouvernement fédéral belge. En partenariat avec Arsenic 2.

Zaï Zaï Zaï Zaï est édité par 6 pieds sous terre